

La République espagnole n'est pas vaincue. Il faut lui assurer un approvisionnement massif, permanent, régulier en matériel de guerre. Il faut faire convoier les navires qui assureront ce ravitaillement. Il faut offrir à l'armée républicaine un point d'appui pour sa reconstitution en vue de la lutte. Il faut occuper certains points stratégiques au Maroc espagnol et sur la côte méditerranéenne. Certains diront : « Mais c'est la guerre ! » La République espagnole doit être sauvée, sauvée à tout prix.

A tout prix : au prix de la vie humaine. M. Zyromski dit plus loin :

Cela comporte un risque de guerre.

Sans doute une coquille. Il fallait lire une certitude, le lecteur aura rectifié de lui-même.

Mais si la France, à provoquer la bagarre, périssait ?

« La France, périr ? Mais par qui la remplacerait-on ? » s'écriait Léon XIII, et le Père Sanson le rappelait récemment. Par qui ? Sais pas. Par quoi alors ? Par la boue, par le sang, par la... Merci beaucoup. Nous n'avons que faire de ce pain-là.

La France est irremplaçable, le mot de Léon XIII demeurera toujours vrai. Mais encore faut-il que nous ne la laissions pas mourir. dit le Père Sanson.

Encore faut-il qu'on ne la précipite pas à la mort.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Ouvrages nouveaux : Concerts Lamoureux, *Poème des Champs et Villages*, de M. Philippe Gaubert; *Chants frivoles*, et *Monodie*, de M. Robert Bergmann. — Société des Concerts : *Concertino pour saxophone*, de M. E. Bozza. — Echanges d'Art internationaux. — Le Français a-t-il la tête et l'oreille musicales ? »

M. Philippe Gaubert doit beaucoup à la nature : il est un artiste pour qui le monde extérieur existe; il sait voir, il sait écouter les voix de la mer et de la plaine, et il sait aussi — jusque dans les ouvrages qui ne sont nullement descriptifs, comme son *Concert en fa* ou sa *Symphonie*, nourrir sa musique de ces confidences que font seulement à ceux qui les entendent un paysage calme, un soir d'orage, un crépuscule d'automne ou un clair de lune sur les flots. La musique se nourrit de ces aliments subtils. Cette fois, l'auteur des

Chants de la mer s'est donné pour objet d'évoquer dans une suite de petits tableaux inspirés de quelques-unes des plus jolies ballades de Paul Fort la vie des Champs et Villages; ce sont des Géorgiques musicales, et l'illustration des poèmes est précise et fidèle, mais tout aussi bien libre et indépendante en ce qu'elle se suffit à soi-même et ne s'appuie sur le texte que pour mieux s'élever. Voici d'abord un court prélude symphonique, « le printemps court par les prés », dont la signification s'impose; vient ensuite la « complainte du soldat » — vous vous souvenez : « Quand ils sont revenus chez eux, avaient le chef tout saigneux... » Et puis après la misère de l'homme, celle de son compagnon de souffrance dans la guerre et dans la paix; après la complainte des soldats, la « complainte du petit cheval blanc » : « Le petit cheval, dans le mauvais temps, qu'il avait donc du courage! C'était un petit cheval blanc, tous derrière et lui devant... Il est mort sans voir le printemps, ni derrière ni devant. » L'« Abreuvoir », une halte fraîche devant l'eau qui coule et murmure, sous les fleurs qui embaument le silence de la nuit approchante; les bêtes lasses boivent à longs traits. Et vient ensuite un tableau symphonique, où les cordes chantent; un duo du violon solo et du violoncelle qui montent dans le « calme du soir ». « L'idiot du village » — une complainte d'une poignante mélancolie; et puis la ronde, « si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer, elles pourraient faire une ronde... » et un *finale*, sur des rythmes de danse, qui termine l'œuvre en joie. L'instrumentation de M. Philippe Gaubert — est-il besoin de le dire? — est d'une richesse de couleurs qu'on admire, mais moins cependant que l'invention mélodique et rythmique de cette suite variée et poétique. L'auteur conduisait l'orchestre: M. Martial Singher était « la voix », avec toute l'autorité et toute la perfection qui lui sont habituelles. Il a partagé le succès du compositeur et il a dû, après plusieurs rappels, laisser la complainte du petit cheval blanc.

Les **Chants frivoles** de M. Robert Bergmann sont, eux aussi, fort divers; le premier, *Rêve pour l'hiver*, sur le texte de Rimbaud : « L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose — Avec des coussins bleus — Nous serons bien. Un nid

de baisers fous repose — Dans chaque coin moelleux... » Et la musique exprime le mouvement qui conduit le couple vers une Cythère charmante. Le deuxième, *Minute*, de M. Camille Mauclair (*Sonatine d'Automne*) oppose deux âges et deux caractères, cruelle indifférence et compassion, dédain de la jeunesse envers la vieillesse; le troisième, *Les Cloches* (*Alcools*, de Guillaume Apollinaire), débute joyeusement, et s'achemine, accompagné par le chant des cloches, vers la mélancolie. *Monodie*, enfin (sur le poème *Une nuit qu'on entendait...*, des *Voix intérieures*), imprime aux vers de Victor Hugo un dessin mélodique que le talent de Mme Stappen qui l'a chanté, ni l'habileté du compositeur (qui est certaine), n'ont pu empêcher de paraître alourdir le poème.

Il faut remercier M. Eugène Bigot de nous avoir fait entendre à ce concert la *Symphonie inachevée* de Borodine — et de nous l'avoir donnée avec toute la séduction d'un orchestre admirablement « au point ». Cette « inachevée », pourquoi ne la joue-t-on jamais, alors que l'autre, celle de Schubert, paraît chaque dimanche et plutôt deux fois qu'une? Elle est fort belle, et tout aussi digne d'être entendue...

L'autre « inachevée » — première du nom, et hebdomadaire — était au programme de la Société des Concerts. Elle eut, M. Charles Münch la conduisant, une interprétation sensible, vigoureuse et, pour tout dire, parfaite. La présentation du **Concertino pour saxophone et orchestre** de M. E. Bozza fut dirigée par l'auteur qui put ainsi partager avec son interprète principal, M. Mule, l'ovation qui en salua le dernier mouvement. Il est charmant, ce concertino; plein de malice et d'habileté, plein de finesse. Composé l'année dernière à Rome — M. E. Bozza y était encore, je crois, l'hôte de la Villa Médicis — ce concertino encadre entre deux mouvements vifs, selon la formule classique, un andante qui fait entendre une cantilène dont la mélodie semble se railler elle-même. Cette musique utilise à merveille la sonorité de l'instrument principal, soit en l'opposant, soit en l'unissant aux timbres de l'orchestre.

§

Sur l'initiative de M. Hermann Scherchen, chef d'orchestre à Winterthur, fort apprécié en France où l'on garde le souvenir de concerts dirigés avec maîtrise, diverses associations étrangères ont décidé de procéder à des **échanges artistiques** dans le domaine musical. Un premier concert a été donné à la Légation de Suisse, sous le patronage de M. Stucki, ministre de Suisse à Paris. Consacré uniquement à des ouvrages suisses, il nous a révélé un musicien genevois du XVII^e siècle, Albicastro, dont la biographie reste fort obscure (on sait seulement qu'il fit la guerre de Succession d'Espagne), mais dont nous n'ignorerons plus que ses Sonates sont d'une grâce dont l'archaïsme même est charmant; vinrent ensuite des œuvres modernes de MM. Walther Schultess dont on applaudit deux mouvements d'une belle sonate de piano et violon, Albert Moeschinger, Willy Burhkard, Othmar Schoeck (tous trois auteurs de mélodies), et Marescotti, qui confia à l'éminente pianiste qu'est Mme Jacqueline Blancard l'interprétation d'une *Suite en ut*, très réussie. Mmes Elsa Scherz-Meister, soprano, et Stefi Geyer, violoniste, ont eu leur juste part de succès. Il est prévu que pendant les mois de mars et d'avril, des musiciens français iront présenter en Suisse des œuvres de leurs compatriotes; initiative heureuse et qui mérite les meilleurs encouragements.

§

Dans *L'Instrumental*, M. Paul Le Flem, constatant que, chez nous, la musique est en péril, mène une enquête sur les causes et les remèdes de ce mal et demande s'il faut espérer de le guérir, ou si tout est perdu, car, décidément, « le Français n'aurait point la tête et l'oreille musicales ». A certains moments de leur histoire, les Français ont été un peuple très musicien : Rabelais reconnaît à la musique même importance qu'aux mathématiques et lui donne même place dans l'éducation de Pantagruel. En son temps, d'ailleurs, tout Français et toute Française de bonne maison apprenait à lire les notes avec les caractères d'imprimerie, et il n'en était

guère qui ne fussent capables de tenir leur partie dans un quatuor vocal. Le poète s'accompagnait « du pouce sur le luth », et c'est au propre qu'il faut entendre le mot *chanter* quand l'emploient Ronsard et ceux de la Pléiade. Le peuple de France n'a pas dégénéré; mais à partir du xvii^e siècle, la musique a commencé de perdre dans ce pays le rang qu'elle tenait et qui la faisait l'égale des autres arts. Les pédagogues l'ont rabaissée; elle n'est, au début du xix^e siècle, qu'une parente pauvre, et ne trouve plus asile qu'au théâtre : Berlioz, alors, est le seul musicien français qui laisse une œuvre symphonique, et il faudra attendre les Gounod, Lalo, Bizet, Chabrier — d'ailleurs musiciens de théâtre aussi — pour assister à un renouveau de la musique pure en France, et préparer l'étonnante floraison de l'école française moderne, de 1870 à nos jours.

Or ce qui étonne, c'est précisément cette incomparable richesse musicale de la France en un temps où le public français se désintéresse de plus en plus de la musique. C'est un fait. La raison n'en est pas mystérieuse : la musique n'est pas seule en péril, mais tout notre patrimoine spirituel avec elle. Ne comptent aux yeux des hommes politiques (qui tiennent les cordons de la bourse et font les programmes scolaires) que les « matières » offrant un intérêt électoral. La musique n'en a point beaucoup; le sport, ou ce qu'on nomme abusivement ainsi, en a bien davantage. Je le disais il y a quinze jours — mais ce sont des choses qu'il faut rabâcher. Un coureur cycliste ou un boxeur prend donc une importance que n'a pas un compositeur ou un poète. La presse y trouve son compte; la démagogie et le « bistro » ont fait alliance, et il est bien difficile de lutter contre ces forces obscures mais puissantes, unies par l'égoïsme. Voyez quelle place occupent dans nos « grands » quotidiens les comptes rendus du Tour de France ou des championnats de ballon, et comparez-la avec les quelques lignes dédaigneusement accordées à des ouvrages de musique pure qui cependant honoreront notre époque alors que les champions de ballon rond ou ovale seront rendus à l'obscurité d'où ils n'auraient jamais dû sortir si le monde moderne n'était pas un monde à l'envers. Voyez le scandale — j'emploie le mot à dessein —

d'une mort comme celle de Maurice Emmanuel, à peine annoncée, le jour même où on lit sur trois colonnes, en caractères d'affiche, le nom d'un assassin... Et concluez.

Tout sera sauvé quand on voudra faire pour les œuvres de l'esprit ce que l'on a fait pour les sports (je dis sports, et non éducation physique, car je voudrais savoir quel profit la race tire d'une réunion de dix mille badauds exposés aux intempéries sur les gradins d'un stade pour regarder tourner des cyclistes en rond). Mais on ne fera rien ou pas grand' chose : Une sonate ou un drame lyrique ne font pas les affaires des limonadiers ni ne font pas élire un député. La musique est une mauvaise monnaie électorale et c'est tant pis pour elle. Est-ce une raison pour ne rien faire que se lamenter? Non, au contraire. La devise du Taciturne reste la meilleure règle de sagesse : il faut toujours entreprendre, même sans espoir, et persévérer, même sans succès. Cela aide à vivre d'abord ; cela empêche de crever de rage.

La radio, à condition qu'on ne la laisse pas aux mains des « nombreux », à condition qu'elle soit vraiment dirigée par des hommes compétents, soucieux de lutter contre la bassesse, indifférents aux attaques auxquelles ils s'exposent quand ils refusent de répandre à travers les ondes les sons de l'accordéon et les flonflons des bastringues, peut beaucoup. Elle a pour premier — j'allais dire pour unique devoir — de former le goût du public, et d'abord de lui prouver que la vraie musique est, beaucoup plus que la mauvaise, récréative, et même gaie. Il serait absolument injuste de ne pas reconnaître le très gros effort fait par les postes d'Etat français. Tout n'y est pas parfait, sans doute, mais quand on voit les programmes de l'Orchestre National, quand on constate ce qui a été fait dans le domaine de la musique de chambre et des émissions lyriques, on admire, simplement. Et puis il faudrait encourager le chant choral, prendre modèle sur ce qui est accompli dans certains de nos départements du Nord. Et alors, il y aurait de l'espoir...

RENÉ DUMESNIL.